

Analyse

LES IDENTITÉS BLESSÉES DE LA DIASPORA ALGÉRIENNE

De nombreux artistes issus de la diaspora explorent les blessures résultant d'une histoire mouvementée. Leurs travaux rejoignent souvent les préoccupations des artistes algériens, qui manquent de visibilité internationale.

La récente polémique liée à l'installation du Pavillon algérien à la Biennale de Venise a fait apparaître un clivage inattendu entre artistes de la diaspora et créateurs locaux. Qualifiés de « non-orientés », par Nadira Lagasse, directrice du musée d'Art moderne et contemporain d'Alger, ces très croisés qui ont enflammé certains réseaux sociaux révèlent peut-être des fractures profondes entre ceux qui bénéficient d'une visibilité à l'échelle mondiale et ceux qui peinent, pour des raisons culturelles et économiques, à s'élever dans une carrière péennne. « En Algérie, les lieux de diffusion (galerie et espaces alternatifs) sont généralement inexistants », reconnaît Hella Benabdelhak, commissaire de l'exposition « Time to Shine Bright », qui se tient à Venise durant la Biennale. L'artiste algérienne Amma Mena, travaillant de part et d'autre de la Méditerranée, est

Il est difficile de mettre sur un pied d'égalité les artistes nés en Europe, dont les parents ont le plus souvent quitté le pays après la guerre d'indépendance ou durant la décennie noire, et les artistes nés en Algérie, ayant émigré en France souvent pour achever leurs études.

les lieux de médiation, souffrant qu'ils ne soient pas généralisés. Cette volonté de l'industrialisation, le manque de soutien et de reconnaissance, la difficulté à la délicate transition depuis le musée de l'art contemporain. Qualifiés par l'historienne d'art Malika Derouiche-Bouchabala de « Nord porteurs », l'investissement économique, l'organisation globale à des fonds privés, mais aussi un grand jour les blessures que partagent nombre d'artistes de la diaspora. Mais, face à des histoires personnelles très différentes, ne faudrait-il pas plutôt parler de diasporas au pluriel, tant il est difficile de mettre sur un pied d'égalité les artistes nés en Europe, dont les parents ont le plus souvent quitté le pays après la guerre d'indépendance ou durant la décennie noire, et les artistes nés en Algérie et ayant émigré en France souvent pour achever leurs études? Autant de destins singuliers qui, à eux seuls,

racontent une histoire faite bien souvent de sacrifices, de renoncements, ainsi que de violences et de traumatismes. Tel est d'ailleurs le sous-titre de la série « diaspora », qui explore à la fois les idées de détachement, de dissimulation et d'ensemblement. L'œil et le voyage, deux thèmes peut-être déjà à l'époque coloniale Albert Camus, un écrivain tissé entre plusieurs appartenances...

BLESSURES INTIMES ET PARTAGÉES

Le titre de l'exposition « Les blessures intimes et partagées », reconnaît Hella Benabdelhak, commissaire de l'exposition « Time to Shine Bright », qui se tient à Venise durant la Biennale. L'artiste algérienne Amma Mena, travaillant de part et d'autre de la Méditerranée, est souvent une histoire faite bien souvent de sacrifices, de renoncements, ainsi que de violences et de traumatismes. Tel est d'ailleurs le sous-titre de la série « diaspora », qui explore à la fois les idées de détachement, de dissimulation et d'ensemblement. L'œil et le voyage, deux thèmes peut-être déjà à l'époque coloniale Albert Camus, un écrivain tissé entre plusieurs appartenances...

Documentaire breux, archives liées tant à l'histoire coloniale que familiale : nombreux sont les artistes cosmopolites qui les artistes pour retracer la trace d'une histoire personnelle souvent fracturée. Ainsi, le livre qui accompagne en 2018 l'exposition de Kadra Attia au MAC VAL, « Les traces passent aussi dans le corps », couvre une série photographique personnelle de l'artiste montrant « le chat Attia », immortalisé en 1963 dans un douar des Aurès : « Hier mes parents », écrivait en préambule celui qui entend déconstruire les arts et réparer les blessures de l'époque coloniale. De la même façon, lorsqu'elle s'intéresse au rôle de ses sources orientales des folles de Jean de La Fontaine dans la série *Stories*, Katia Kamali entend dévoter toute la violence enfouie d'une société algérienne fréquemment coupée de ses racines : « Le rôle, reconnait-elle à propos de sa vidéo *Ka Raji* (2017), est une musique hybride qui se réveille de plusieurs chants. C'est de la réinvention permanente. »

Documentaire breux, archives liées tant à l'histoire coloniale que familiale : nombreux sont les artistes cosmopolites qui les artistes pour retracer la trace d'une histoire personnelle souvent fracturée. Ainsi, le livre qui accompagne en 2018 l'exposition de Kadra Attia au MAC VAL, « Les traces passent aussi dans le corps », couvre une série photographique personnelle de l'artiste montrant « le chat Attia », immortalisé en 1963 dans un douar des Aurès : « Hier mes parents », écrivait en préambule celui qui entend déconstruire les arts et réparer les blessures de l'époque coloniale. De la même façon, lorsqu'elle s'intéresse au rôle de ses sources orientales des folles de Jean de La Fontaine dans la série *Stories*, Katia Kamali entend dévoter toute la violence enfouie d'une société algérienne fréquemment coupée de ses racines : « Le rôle, reconnait-elle à propos de sa vidéo *Ka Raji* (2017), est une musique hybride qui se réveille de plusieurs chants. C'est de la réinvention permanente. »



Maya Ines Touam, série *Reveler l'Inglis*, Annul Paris, 2017, photographie.

© Maya Ines Touam & Christian Lefebvre

Bien entendu, les thématiques de l'exil et du détachement, mais aussi de la diaspora, liées à l'histoire postcoloniale ou à la dévotion moise 1960, hantent la plupart des œuvres créées de part et d'autre de la Méditerranée. Mais là où ceux de la diaspora voient leurs travaux tendre généralement vers un aspect universel ou métaphorique, les artistes algériens continuent de se confronter à un réel dans toute sa rugosité. Nadira Lagasse l'explique notamment, malgré un monde marqué aujourd'hui par l'essor des réseaux sociaux et des nouvelles technologies, par la diffusion de cultures visuelles : « En Algérie, explique-t-elle, les artistes ne regardent pas le réel de la même manière. Ils ont reçu une culture de l'image différente. Dans son travail vidéo, l'artiste franco-algérienne Zineb Sedira, qui vit à Londres, témoigne en particulier des incompréhensions mutuelles qui séparent les générations. Celle qui aime se définir comme une

« génération de migrants » décrit poétiquement les blessures de l'exil dans un langage visuel universel.

« L'émigration, un phénomène qui est devenu un fait social, a été abordé en Libye, documentant les plus près de nos contemporains des « camps » migratoires contemporains. Ainsi en va-t-il également du traitement réservé aux questions de territorialité et des violences urbaines par des artistes aussi différents qu'Abd Abdelmalik, né à Constantine et résidant aujourd'hui à Paris, ou de plus jeunes Algériens comme Adel Bentoumi. Fouad Bouazza, à travers son phénomène de la large immigration clandestine de ceux qui brûlent leurs papiers », ou Sofiane Zeougag. Le premier semble avoir un goût insouciant pour la subversion, ce qui illustre l'installation vidéo *Prophète*, qui montre en 2013, les des Printemps arabes, des poètes prenant feu. Plus militantes peut-être, les installations de Sofiane Zeougag cherchent moins à braver le regard du spectateur qu'à l'inclure dans un dispositif de pensée susceptible d'entraîner le questionnement que de le proposer à l'image du projet lancé en 2016, *The Memory of Violence*, consacré à la dévotion moise.



Zineb Sedira, *Ensemble géométrique - Odéologie*, 2008, collage, affiche décollée sur verre, installé sur mur.

Zineb Sedira, *Ensemble géométrique - Odéologie*, 2008, collage, affiche décollée sur verre, installé sur mur. Courtesy of l'Artforum et GAC.



notamment celles, à interroger ce répertoire iconographique qui appartient aussi, paradoxalement, à leur patrimoine culturel. C'est ce que revendique l'artiste franco-algérienne Zineb Sedira, qui, à travers ses dessins et collages aux titres évocateurs, tel *Ensemble géométrique - Odéologie* (2008), révisite les différents traditions qui la traversent : « Je ne cherche pas à déconstruire quoi que ce soit, précise-t-elle. L'orientation, est partie de notre histoire. De même, Halida Boughriet représente, dans sa série photographique *Mémoire dans l'ombre* (2013), d'anciennes mobilisations (combattantes pour l'indépendance) allongées sur des banquettes commo-

L'appartenance plus ou moins proche à la communauté algérienne, dont les identités, pour multiples qu'elles soient, restent collectives et partagées, incite les artistes contemporains à explorer des territoires inédits.

dans les clichés orientalistes. De fait, qu'elles vivent ou non en Algérie, les artistes contemporains sont au croisement de plusieurs traditions visuelles conduisant à leur travail une hybridité certaine. En témoigne, par exemple, la série *Ready Made* de 2013, d'anciennes mobilisations (combattantes pour l'indépendance) allongées sur des banquettes commo-

DE NOUVEAUX TERRITOIRES À EXPLORER

L'appartenance plus ou moins proche à la communauté algérienne, dont les identités, pour multiples qu'elles soient, restent collectives et partagées, incite les artistes contemporains à explorer des territoires inédits. Il en est ainsi d'abord des territoires en marge des sociétés dans lesquelles ils évoluent, comme l'accomplissent les portraits de groupe réalisés par Halida Boughriet et Mohamed Bouammi : *Les Absents du jour* (2018), *Est-il des anges* (2016) ou la mythique série *Périphérique* (2005-2009) de Mohamed Bouammi. En criant à Paris

Kadra Attia, vue de l'exposition « Les blessures intimes et partagées » au MAC VAL, Villettes-sur-Seine, 2018. Au premier plan : extrait du film *Pipe le Mule* (Julien Duvivier, 1971) au fond : Kadra Attia, *Unité (souffrance)*, 2009, commande de M2 des collections Françoise Val de Lade, Paris, galerie M2.

La colonie, un espace d'échanges destiné à punir les blessures de l'histoire postcoloniale, Kadra Attia entend aussi donner voix et corps à des individualités le plus souvent effacées des espaces d'art contemporain. Mais sans doute est-ce l'insouciance étonnante des dessins de Manassia Selmani, né en Algérie en 1980 et résidant aujourd'hui à Tignes, qui représente le mieux, à travers une indécision spatiale-temporelle, cet entre-deux déstabilisant, ce sentiment tenace de déséquilibre que connaissent tous ceux dont l'histoire est marquée par l'exil et la séparation.

À ces territoires mouvants ou marginaux s'ajoutent peut-être les nouveaux domaines de l'histoire que beaucoup entreprennent de conquérir. En première ligne se trouvent les artistes femmes, qui méritent non seulement s'empêcher avec les stéréotypes-orientalistes, mais surtout gagner de nouvelles libertés. « *Pour moi, le féminin est un sujet en soi qu'il faut interroger. Il y a le féminin ange, le bébé, le féminin qui s'ignore, le féminin machiste, le féminin féministe, le féminin fragile ou puissant* », précise Zineb Sedira. Elle participe en ce moment à la première Biennale d'art contemporain de Rabat. Sans la biennale d'Abdelhak Derouiche, cette manifestation 100% féminine compte d'autres artistes algériennes, telles Nadia Benbouata, Hella Benabdelhak El-Fegoum ou Fella Tarnoubi Tahari, dont les portraits montrent souvent les empêchements auxquels les femmes peuvent encore être soumises. « *La seule histoire possible*, écrit en 2009 Halida Boughriet, est l'histoire contemporaine. »

Historie d'une identité algérienne qui serait tout aussi collective que singulière, « une identité plurielle » pour reprendre les mots de Katia Kamali ou les séquences d'histoire racontées à la rencontre de leurs frères et de leurs sœurs révolutionnaires d'aujourd'hui : « *La diaspora*, écrit aussi Amma Mena, est un peu le cousin éloigné. Celui qu'on est censé connaître. Celui qui doit pouvoir reconnaître. Une fraternité existe, très ancienne, de part et d'autre de la Méditerranée. Une histoire continue de vivre... »

OUVRAGES

PETIT PALAIS

ENTRÉE LIBRE



12 OCTOBRE 2019
19 JANVIER 2020

YAN PEI-MING

COURBET

CORPS-À-CORPS

PARIS MUSÉES

PARIS

P

Petit Palais Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

GALERIE THÉODORE ZOUAK

MASSTROOCCARLO